

MA VIE

Origine de ma famille.

Mes grands parents paternels : Antoine BUISSON né vers **1835** à Virigneux (Loire) et décédé en **1890**. Marie Antoinette CHENEVAT, son épouse, née vers **1835** à Souzy (69) et décédée en **1919**.

Ils se sont mariés et ont habité Brindas vers **1864** ou **1865**, ont eu quatre enfants : Marie née vers **1864**; Françoise en janvier **1866** ; Jean-Marie, mon père, né en **1866** en décembre le 24 et Etienne, mon oncle et parrain en **1868**.

Installés blanchisseurs à Brindas, d'abord au Guillermy puis à la Joanna. Après la mort de son mari, ma grand-mère s'installe au Bouleau (commune de Brindas) où elle continua son métier, avec l'aide de mon parrain qui était célibataire, jusqu'en **1910** ou juste avant la grande guerre de 14-18. Des cousins à mon grand-père s'établirent, qui à Ste Foy l'Argentière cultivateur qui à Craponne où ils exploitèrent un restaurant-café.

Mes grands parents maternels : Louise CROZIER, qui était ma marraine née vers **1844** à Souzy et décédée en juillet **1904**, mariée à Antoine BASSET né vers **1840-44** à Souzy décédé en **1897**, cultivateur à Souzy puis à Brussieu puis revinrent habiter Souzy. Ils eurent quatre enfants : Eugénie **1866**, Antoinette **1864**, Clotilde ou Claudine, ma mère, **1870** et François **1880**.

Je suis né le 24 mai 1904.

Il est des souvenirs de ma première enfance qui sont restés gravés dans ma mémoire de telle façon qu'il me semble que ces événements, après plus de 70 ans, viennent tout juste d'avoir lieu.

Mon père né à Brindas en **1866** après avoir appris le métier d'horticulteur a travaillé dans diverses maisons afin de mieux connaître son métier. En **1891**, il vint travailler chez le maire de Grézieu : Mr Lucien BLANC qui possédait le château de la Barge. Etant encore célibataire en **1896** il fit la connaissance de ma mère plus jeune de 4 ans que lui. Ils s'épousèrent et fondèrent une épicerie sur la place de l'Eglise à Grézieu. Mon père continuait son travail au château et, pendant ses heures libres aidait ma mère au travail du magasin qui était très prospère. Un an après naissait mon frère Antonin et sept ans après (en **1904**) je prenais naissance dans ce monde. Mes parents étaient heureux et faisaient bien leurs affaires. Chaque années, ils faisaient un petit placement d'argent afin d'assurer leur retraite et leurs vieux jours car à cette époque, il n'y avait aucune garantie sociale (elles ne sont arrivées qu'en **1936**).

De 1907 à 1909

Mon père revenait déjeuner à la maison, je me souviens le voir monter la place de l'Eglise vers midi dix, midi quinze, j'étais heureux d'aller à sa rencontre et de l'embrasser le premier ; ceci se passait en **1907** ou **1908**. Le dimanche après-midi nous allions, ma mère, mon frère et moi faire une visite à Céline, la gouvernante de Mr BLANC. Comme j'étais tout petit il fallait obligatoirement aller saluer Mr BLANC dans son salon, c'était un homme de taille moyenne de quatre vingt ans environs,

les yeux très sévères, une barbe entourant son visage. J'étais épouvanté de cette visite à laquelle j'aurais bien voulu être dispensé. Il me donnait une pièce de 0 f 50 centimes à condition de le regarder bien franchement, « bien en face » disait-il. Cette corvée terminée, je partais m'amuser dans la cour, où il y avait un grand réservoir à eau qui servait à l'arrosage du jardin. Mon père pompait à la main cette eau chaque samedi et cela faisait de quoi arroser le jardin toute la semaine. Le dimanche mon plus grand plaisir était d'ouvrir le robinet qui se trouvait contre le mur dans le lierre et dont l'eau coulait dans une rigole. Un beau jour, un dimanche après-midi, comme d'habitude après avoir regarder en face et empoché les 50 centimes de Mr BLANC, je me dirigeais vers le fameux robinet, je l'ouvrais et que vois-je : un gros rat sort de ce robinet et se met à courir dans la cour. C'était un jouet dont on m'avait fait la surprise et la peur pour que je ne retourne plus ouvrir ce robinet. Il y avait au garage une petite voiture à âne, un break qui avait servi aux petits neveux de Mr BLANC et dont on avait l'autorisation de s'amuser le dimanche. Mon grand frère dans les brancards et moi faisant le cocher. J'avais trois ou quatre ans, je me souviens toujours vers les gros marronniers qu'il y avait au fond du potager avant d'arriver au pré un petit mur qui était longé par une allée en descente et qui allait rejoindre le mur du côté du chemin de fer où j'avais fait une terrible culbute, ce qui ne nous empêcha pas de nous promener en voiture le dimanche après-midi. Nous allions aussi nous amuser vers un petit pavillon en bois couvert de chaume qui était en haut du clos, le long de la route du Tupinier.

Mr BLANC mourut en février **1909** ; mon père m'emmena lui faire une visite, je me souviens très bien de ce jour où je le vis étendu sans vie sur son lit, tout le voisinage était en larmes et la tristesse régnait partout. On l'enterra au cimetière de Loyasse à Lyon, son corps y fut transporté par le petit train et un détachement militaire rendait les honneurs à ses funérailles au cimetière car il était Chevalier de la Légion d'Honneur et Président National de l'Union Compagnonique de France.

Son petit neveu Mr FRIZE hérita sa fortune, son château et la propriété. Il vivait en concubinage avec une femme, de moeurs plus ou moins légères, qui se chargea de dilapider rapidement le patrimoine que leur oncle leur avait laissé. Pendant un an, des transformations furent opérées soit dans les bâtiments soit dans le clos et le personnel ne put rester insensible à cette débâcle. En **1910**, mon père s'en alla ne pouvant supporter ce massacre, Céline en fit autant rapidement, d'autant plus qu'elle avait hérité une forte somme d'argent, ce qui lui a permis avec ses économies de terminer ses jours dans l'indépendance rue Royet à St Clair. Mr FRIZE avait fait arracher la presque totalité des vignes qui tenaient la plus grande partie du clos pour tout mettre en prairies car il avait l'intention avec sa compagne de jouer au fermier. Ils avaient fait construire une étable avec grange, acheté des vaches, tout le matériel nécessaire à la fenaison. Il avait aussi un équipage de chevaux avec calèche et cocher et les habitants et commerçants de Grézieu intéressés par la vente de matériel et de marchandises se remplissaient les poches à bon compte. Tout ceci dura une année. Mon père fut pressenti à plusieurs reprises pour y retourner travailler mais il ne voulut jamais rien savoir, il était révolté de voir cette propriété qui était un peu son oeuvre tomber de la sorte à l'abandon.

Tout fut vendu pour une bouchée de pain et la propriété et le château aussi en **1912** ou **1913** à Mr MARTIN qui en fit l'acquisition pour 45 000 francs de l'époque je crois. Plus tard mon père retourna travailler dans le clos pour le compte de Mr MARTIN le

nouveau propriétaire, mais il avait toujours la nostalgie de l'époque où il était l'artisan de la prospérité de cet immense clos et de ses vignes qui avaient été arrachées depuis.

Mon père ayant abandonné la Barge se mit jardinier à son compte et pour commencer, travailla le clos de Mr ROUSSELOT en métayage, puis l'année suivante loua un terrain où il créa pépinières et plantation à 300 mètres environs de notre maison. Mon parrain vint aider mon père pour les travaux de défonçage qui se faisaient à la main et en fin de semaine au moment de son retour me gratifiait d'une pièce de 2 frs ou quelques fois de 5 frs. En même temps, mon père s'occupait d'entretien de jardins dans les nombreuses villas.

De 1912 à 1914

A sa sortie de l'école, ses études primaires terminées, mon frère alla travailler une année au château de Tupinier chez Mme MAS où nous allions le voir le dimanche après-midi pendant qu'il gardait le troupeau, mais à l'entrée de l'hiver mon père le mit en apprentissage, jardinier à Ecully chez Mr PEUBLE. Il y resta environ une année mais mon père étant débordé de travail le fit revenir pour l'aider. A cette époque, avant la première guerre de 14-18, il existait à Grézieu une société de tir, c'était une sorte de préparation militaire encouragée par l'Etat qui fournissait les armes et les munitions. Chaque dimanche il y avait entraînement de tir au stand du Moulin-Vieux. Cette société avait tambours et clairons et tous avaient un uniforme ce qui mettait un peu de solennité aux fêtes que le village organisait ainsi que pour le défilé du 14 juillet où tout défilait avec la compagnie de sapeurs pompiers (ils étaient plus de 50) et la fanfare. Cette époque fit naître en moi une sorte de vocation pour la musique et malgré mon jeune âge je me promis quand je serai plus grand de compter parmi les musiciens ; chose que ma mère encouragea tout le temps qu'elle vécut. Ces belles années s'écoulaient paisiblement sans grande histoire ni événement marquant, si ce n'est fin juillet et début août **1914** la guerre avec l'Allemagne qui devait durer plus de 4 ans.

J'allais à l'école à Grézieu depuis mars **1909**. Mr et Mme AUMIOT s'occupaient de l'école des garçons, j'étais à la petite classe de Mme AUMIOT jusqu'en octobre **1911** où j'entrais à la grande classe d'où je ne devais sortir qu'en juillet **1916** après mon certificat d'études. A la mort du mort Mr BLANC son remplaçant fut Mr RAYMOND qui était âgé de près de 90 ans aussi. Aux prochaines élections, il fut remplacé en **1912** par Mr DIGONNET qui modernisa le chauffage des écoles et de la mairie. Jusqu'à cette date le chauffage était obtenu par un poêle rond qui était situé dans une sorte de trou pratiqué dans le briquetage entre les deux classes, et il est inutile de dire qu'il ne faisait pas très chaud pendant les gros froids. Mr DIGONNET fit installer le chauffage central dans toutes les classes, la mairie et le logement des enseignants.

De 1913 à 1914

Notre nouveau maire décida de distribuer des prix à tous les élèves des classes. En **1912**, nous préparions cette fête par la préparation à l'école de chants, chorales et de saynètes qui seraient joués à la salle des fêtes qui était alors sur la place des platanes (maison Lefort). Ce qui fut renouvelé en **1913**. Mais en **1914**, en raison des bruits de guerre, cette fête n'eut pas lieu, mais les prix nous furent distribués, mais

sans fête ni fanfare et cette fin de mois de juillet fut attristée par le départ aux armes de tous les maréchaux ferrant qui étaient indispensables pour les chevaux qui devaient être réquisitionnés début août avec l'annonce de la mobilisation générale le 1er août. Le 2 août (premier jour de mobilisation) fut triste. Toutes les femmes pleuraient le départ de leur mari ou leur fils à la guerre. Mon père en fut exempté, sa classe ne fut pas mobilisable et ainsi que mon frère n'ayant que 17 ans. On pensait en être tous dispensés, mais mon oncle François et mes cousins SORLIN, VINCENT et DUPONT ont du partir. Le temps passa tristement en ces années de malheurs et en janvier 1916 mon frère dut partir à son tour n'ayant pas encore 18 ans, au 4ème Génie à Grenoble jusqu'en octobre 1916, puis départ pour Lagny (environ de Toul) pour parfaire l'instruction militaire, car la bataille de Verdun avait fait de nombreuses victimes, il fallait en préparer de nouvelles, après avoir passé à travers, départ pour l'Aisne, le chemin des dames, Villers Colterets et en 1918 plateau de Craonne pour l'offensive finale qui le mena à Mézières Charleville. L'armistice fut signée et occupation du Luxembourg.

De 1919 à 1921

En octobre 1919, il fut démobilisé et fut de retour à la maison où il continua, comme avant la guerre, à travailler avec notre père. En juin 1916 après avoir obtenu mon certificat d'études, je quittais l'école à l'âge de 12 ans, c'est-à-dire en juillet 1916, je travaillais alors avec mon père au jardinage. Mais au retour de mon frère de l'armée, je partis en apprentissage de plombier-zingueur à Grézieu en octobre 1919 ; mon patron nouveau exigea d'être présent au travail de 6 h du matin jusqu'à 8 h du soir, j'étais nourri et payé 20 francs par mois. Il y avait un ouvrier italien qui était arrivé peu après moi, il avait déjà travaillé en France avant la guerre, mais le patron ne se tenait pas à son travail il s'occupait plutôt des bistrots à longueur de journée et gueulait le soir en rentrant après avoir trop bu, ne s'occupant pas du tout de la marche de ses affaires. L'hiver fut très mauvais et il fallait faire le travail malgré toutes les intempéries, si bien qu'au mois de mars suivant je m'en allais ne voulant plus travailler dans de telles conditions car personne ne m'apprenait à travailler.

En avril 1920, je partis donc travailler chez Berliet à Vénissieux, on m'avait promis que là, j'apprendrais la mécanique, mais n'étant pistonné par personne, on me dirigea vers la fonderie où j'y travaillais environ 18 mois gagnant beaucoup d'argent pour mon âge. mais hélas il y eut un revers à la médaille. Je pris un terrible mal au dos, il n'y avait pas de sécurité sociale mais une infirmerie où j'allais à la visite, on me prescrivit une pommade pour me frictionner mais rien n'y fit, aucun soulagement, je ne pouvais plus assurer mon travail qui était assez pénible. Je préférais quitter l'usine et aller travailler avec mon père, le travail en plein-air me ferait du bien physiquement et moralement, car je n'avais jamais bien assimilé la vie d'usine : horaires rigoureux, pointage, surveillance constante soit par les chefs d'équipes ou contremaîtres, mais aussi par des gardes qui se promenaient tout au long de la journée dans l'usine pour surprendre les resquilleurs (souvent des immigrés) qui ne travaillaient pas aux pièces, se camouflaient en différents endroits surtout au W.C. pour pouvoir fumer ou ne rien faire. Ambiance de bagne et non pas de travailleurs conscients de leur devoir et de leur travail.

Ma passion pour la musique

De 1921 à 1923

Donc en 1921, mars ou début avril, je rentre à la maison pour aider mon père dans son travail, chose que j'avais toujours désirée par amour de mes parents, mais eux croyaient que mes goûts étaient plutôt axés sur la vie d'usine ou le travail des métaux. J'étais dans l'équivoque mais après réflexion, je préférais le travail en plein air au pays natal. J'avais parfait mes connaissances musicales depuis quelques temps. En travaillant à l'usine, à mon retour, je passais voir les marchands d'instruments de musique et j'avais acheté une clarinette à 13 clés d'occasion : passage de l'Argue. N'ayant personne pour m'en indiquer l'usage au bout de quelques temps, je l'échangeais contre un cornet à pistons et avec l'aide et l'amitié de Pierre JUTTET qui avait travaillé l'alto en pension où il y avait une fanfare, je faisais de rapides progrès. J'avais aussi emprunté une basse à Mr POIX du Sarrazin pour choisir ce que je déciderais d'utiliser.

Mais bientôt la fanfare de Grézieu se réorganisa et on me demanda d'en faire partie. Les répétitions avaient lieu tous les 15 jours, on me demanda de jouer le bugle. J'en achetais un d'occasion à Mr DESAUGERE et bientôt je fis une bonne partie de premier à la fanfare, copiant sur mes cartons de 2ème les passages que je pouvais jouer parfaitement, cela était plus intéressant pour moi.* Vers 1923 Mr LACHAUX me donna quelques leçons de musique et bientôt je désirais changer encore d'instrument. Par l'intermédiaire de Mr ROBERT de l'O.T.L., j'avais fait la connaissance de Arnaud qui était piston solo à la musique du 99ème d'infanterie, je fis donc l'acquisition d'un cornet à piston neuf argenté avec deux barillets transpositeurs, une pièce de valeur, avec cela je complétais rapidement mes connaissances musicales et en octobre 1922 à l'occasion de la vogue à Vaugneray on me fit monter à l'orchestre pour m'éprouver ou plutôt pour me mettre en échec. Je me tirais assez brillamment de cette petite vacherie à mon égard et de suite on me demanda de jouer à l'orchestre de bals de l'époque. Je fis avec eux plusieurs bals pendant l'hiver puis en 1923 ce fut dès juillet, les vogues dans toutes les communes d'alentour : Thurins, Marey, Grézieu, St Genis, Craponne, Duerne, Vaugneray, Chasselay, Messimy, Yseron, Pollionnay, etc... A l'automne, désirant parfaire mon éducation de la musique, je me renseignais pour envisager la possibilité de travailler les cours du Conservatoire de musique de Lyon, la difficulté était de pouvoir être présent à tous les cours que cet enseignement exige.

- 1° - cours de cornet et trompette les mercredi et samedi de 14 h à 16 h..
- 2° - cours de solfège les mardi et vendredi soirs de 19 h à 20 h..
- 3° - cours d'histoire de la musique le samedi de 16 h à 18 h..

Tout en habitant et en travaillant à Grézieu, il m'était impossible de pouvoir respecter cet horaire soit par l'impossibilité de rentrer à Grézieu après les cours du soir de solfège, soit par l'esprit de mes parents qui n'auraient jamais consentis à ce que je me promène 4 ou 5 jours par semaine à descendre à Lyon pour prendre des cours de musique, tant que je m'occupais de la fanfare du pays, cela ne posait pas de difficulté mais de la à faire 5 trajets à Lyon pour de la musique, il ne fallait pas y compter, il me fallait donc trouver une autre solution, je décidais donc de faire mon service militaire dans la musique à Lyon, mais pour cela il fallait m'engager pour trois années. Donc le 23 octobre 1923, je partis au 99ème Régiment d'Infanterie au Fort Lamothe à Lyon et après avoir mon instruction et mes classes dans une compagnie, au mois de mars 1924 j'entrais comme élève-musicien avec service à la musique chaque matin, et exercice à la compagnie l'après-midi, jusqu'au début mai où j'entrais définitivement à la musique comme musicien classé, ici nous avons

répétitions tous les matins et souvent l'après-midi à part les concerts que nous donnions à Bellecour au kiosque les dimanches et jeudi à 2 heures et demi et le mardi à l'hôpital militaire Desgenètes. Je rentrais comme élève au Conservatoire au mois d'octobre **1924** et en suivait tous les cours que j'ai cité plus haut. Il va sans dire que tous ces déplacements de la musique aux concerts en ville, se faisaient à pied. En août **1924** et **1925**, nous allions en manoeuvre au camp de la Valbonne avec tout le régiment à pied de la caserne au camp cela faisait 34 km avec musique dans toutes les traversées d'agglomération, nous étions jeunes et la marche ne nous faisait pas peur. Au camp, réveil à 6 heures, à 8 heures répétition ainsi que l'après-midi pour faire un concert chaque soir dans le camp pour les militaires. Ensuite, nous pouvions sortir et nous allions passer la soirée dans les cafés ou les pays voisins et quelquefois souper dehors en mangeant des champignons que nous avions cueillis le matin.

De 1925 à 1928

En **1925**, pendant les manoeuvres, nous avons été demandés pour assurer un service à Aix les Bains c'est nous qui devons assurer la partie musicale : il s'agissait de l'inauguration d'un monument à la reine Victoria d'Angleterre qui chaque année venait soigner ses rhumatismes à Aix. Cela nous fit passer trois journées heureuses en déplacement car nous étions nourris et logés à l'hôtel et voyagions en chemin de fer pour l'aller et le retour. C'est très souvent au cours de l'année que nous étions demandés dans certaines villes de la région pour faire des concerts : à Vienne, Valence, Montélimar, etc...

En **1924**, mon père dut subir une légère opération à l'Hôtel-Dieu, ceci en mai puis son état de santé ne fut pas très brillant par la suite, il n'alla pas très bien pendant l'année **1925**, puis en début **1926**, son état s'aggrava et en avril **1926** on dut l'hospitaliser à l'Antiquaille pour examens et radio, mais le transport lui fut fatal. Après 3 jours, nous avons dû le remonter d'urgence à Grézieu car il était presque dans le coma et le matin du lendemain, il mourut. C'était donc le 13 avril **1926**. Je restais à l'armée jusqu'au 26 juillet **1926** car je pus obtenir un congé libérable de 3 mois. Depuis je continuai à Grézieu le travail avec mon frère, ayant laissé tomber les cours du Conservatoire depuis la mort de mon père. Ensuite, pendant mes loisirs, je continuais la musique à la fanfare de Grézieu, de Craponne et souvent à Vaugneray ou les pays voisins qui me faisaient demander pour assurer des parties de soliste. Pendant l'été je jouais dans des orchestres de vogues et de bals aussi l'hiver.

Avant **1914**, je ne saurais passer sous silence, le mardi gras ou fête du carnaval, les conscrits et autres jeunes du pays costumés et déguisés, faisaient des gaufres et des bugnes qu'ils vendaient au gens du village et d'alentours et les gamins n'oubliaient eux aussi de se déguiser avec des masques sur la figure pour la plus grande joie de tous. Pour le 1er mai, la veille les jeunes se préparaient à partir en tournée dans tous les hameaux du pays pour chanter le mois de mai, accompagnés de divers instruments de musique. L'argent amassé servait à leur offrir un banquet bien mérité en laissant une partie pour les oeuvres de bienfaisance de la commune, surtout ces dernières années.

Le 15 août c'était la vogue à Grézieu qui durait quatre journées. Cette fête était fixée par la Saint Roch (16 août) patron de la paroisse. Aujourd'hui, avec les vacances en août, la date en a été avancée au 14 juillet, car en août il y a beaucoup d'absents soit en vacances soit en voyage pour quelques jours. Donc, les deux ou trois jours

qui précédaient cette date, les forains, tirs et balançoires, etc... envahissaient la place des platanes où se déroulait la vogue et nous les gamins étions aux premiers rangs pour assister au montage de ces réjouissances. Les jeunes gens qui s'occupaient de l'organisation de ces fêtes étaient en tenue : pantalons blancs à galons dorés et le plus grand était habillé en tambour major avec bonnet à poils en tenue d'empire et matin et soir avant le bal défilaient autour du village avec les musiciens du bal qui, dans la journée, portaient les honneurs aux habitants ce qui consistait à offrir une brioche au plus grand nombre possible de familles en échange d'une somme d'argent qui servait à couvrir les frais d'organisation. Le dernier jour de la vogue, avant le bal, avait lieu la promenade qui entraînait tout ce monde au son des pas redoublés avant de s'offrir un bon repas en commun avant de commencer le bal, et le soir, après minuit, c'était l'enterrement de la vogue re-défilé autour du village avec les musiciens du bal qui jouaient la retraite et d'autres airs populaires. Epoque révolue, mais combien populaire, chaque famille invitait pour la circonstance parents et amis à passer la journée chez eux, à manger et à assister au déroulement de toutes ces fêtes qui commençaient le premier jour de vogue par le tir à l'anguille. Cette bête était suspendue par une corde qui traversait la grande rue avec une boucle en dessous de sa tête et les jeunes gens sur un cheval au trot devaient introduire une petite baguette dans cet anneau, ce qui demandait beaucoup d'adresse, plus tard les chevaux furent remplacés par des vélos, mais ce n'était plus le même charme. L'après-midi d'un jour de vogue, il y avait aussi une course de vélos qui parcourait le circuit : Tupinier, 4 chemins, village à parcourir 3 fois. Pour les petits, il y avait des jeux plus faciles pour leur âge, ce qui contentait tout le monde. Avant la grande guerre de **1914**, il y avait un théâtre Guignol qui était installé pendant la vogue au restaurant Lefort, place de l'Eglise, et au café Octroi, avenue de la Gare. Puis plus tard après la 2ème guerre, en **1920-1921**, il y avait aussi un cinéma au café Drillard vers la gare, mais il avait déjà fonctionné avant **1914** au même endroit. De même à la salle des fêtes qui était à cette époque à l'emplacement de la maison Lefort il y avait spectacles de music-hall où on pouvait admirer de nombreux artistes : chanteurs, chanteuses, comiques, etc... en consommant vin, bière ou limonade qui nous étaient servis dans la salle.

Entre les années **1909 et 1915**, j'avais donc de 5 à 11 ans, j'accompagnais souvent ma mère à Souzy près de Ste Foy l'Argentière d'où elle était originaire, visiter sa famille qui y résidait, sa mère qui était ma marraine était décédée 2 mois après ma naissance, il lui restait à Souzy, sa soeur : ma tante SAGE Eugénie, son mari et ses deux enfants Jean et Clotilde qui avaient une petite ferme et une tante qui habitait en haut du village près de la Croix, qui était veuve et vivait d'une petite pension de son mari décédé.

Chaque voyage me réjouissait et le jour venu, nous prenions le petit train jusqu'à la Demi-lune où nous allions à la gare SNCF prendre le train à vapeur de Lyon à Montbrison, qui nous menait à Ste Foy par la vallée de la Brévenne, en passant par la Tour de Salvagny, l'Arbresle, St Bel, Bessenay, Courzieu, Brussieu et nous arrivions dans la matinée à Ste Foy où nous prenions la route qui nous menait à Souzy distant d'environ 2 km. Nous étions tous fêtés à notre arrivée, car ma mère n'allait pas rendre visite à sa famille les mains vides ; nous séjournions 2 ou 3 jours (visite au cimetière sur les tombes des parents décédés) puis nous allions rendre visite aux nombreux cousins ou cousines de Ste Foy et le dimanche après-midi nous allions dire bonjour au curé Jacob de Souzy qui ne manquait pas de nous photographier en plusieurs clichés, car il était fervent de photos, ce qui à l'époque

présentait pas mal de difficultés à réaliser facilement, car il développait et tirait lui-même les positifs. Nous couchions d'un côté ou de l'autre chez les tantes, je me souviens du calme et du silence que nous avions le soir venu, pas un seul bruit ne troublait notre sommeil. Le jour du départ arrivé, nous descendions à Ste Foy reprendre notre train pour rentrer à Grézieu. J'étais émerveillé par la locomotive et tous ses wagons et en passant à St Bel, de voir la chaîne de petits godets qui, descendant des mines de St Pierre la Palud déversait le minerai de pyrite dans de grands wagons pour aller dans des usines chimiques.

1915

Quelques fois aussi, le dimanche après-midi, nous allions avec mon père, rendre visite à sa mère qui était naturellement ma grand-mère, et sa soeur, ma tante et mon oncle SORLIN, blanchisseur à Brindas au Bouleau, mon parrain habitait chez eux, c'était le frère de mon père de deux ans moins âgé, il était blanchisseur aussi. Je voyais rarement mes cousins SORLIN qui étaient bien plus âgés que moi, l'un était né en 1890 et l'autre en 1897. Ma grand-mère nous rendait visite à Grézieu deux ou trois fois par an, elle venait à pied le dimanche matin après avoir assisté à la grand-messe et en passant au village de Brindas ne manquait jamais d'acheter un ou deux pâtés chez le boulanger Delorme qui était un ami de mon père.

Pour la vogue Grézieu le 15 août, nous nous réunissions tous chez mes parents et nous prenions notre repas de midi dans la grande chambre où il y avait le plus de place, ainsi que pour les premières communions où il y avait toute la famille (mon oncle et ma tante BASSET et leur fils Alphonse, oncle et tante DUPONT et leurs filles Louise, Antonia, Marie et leur fils Francis qui a été tué à la guerre de 14). Les années 14 et 15, au moment des vacances du mois d'août, j'étais allé passer huit jours à Brindas chez ma tante SORLIN au lieu dit du bouleau. Chaque matin je montais au village distant de 2 km 500, acheter le journal et aussi différentes commissions et l'après-midi, j'allais jouer et m'amuser avec un petit voisin qui surveillait ses vaches dans un pré, où j'accompagnais ma tante et ses ouvrières blanchisseuses qui allaient laver à la rivière dans une platte vers la route de Chaponost.

En 1915, ma cousine Françoise VINCENT née en 1900 était employée chez SORLIN, le samedi nous allions à Milon chez son père qui était mon oncle, lui faire une visite et nettoyer sa maison, car il était veuf de la soeur de mon père qui était décédée peu de temps après la naissance de Françoise qui était la cadette de mes deux autres cousins, Pierre né en 1887 et Jean-Marie né en 1896.

En ce mois de mai 1982, avant d'entrer dans ma 78ème année il est bon que je fasse le bilan de ce que j'aurais dû être et de ce que j'aurais voulu qu'elle fut. Je suis né au village de Grézieu, sur la place de l'Eglise où mes parents habitaient et je puis dire que je suis né à l'ombre du clocher, si cela pouvait intervenir favorablement dans l'exposé de ce que je vais écrire. Dès l'âge de ma plus tendre enfance, je suis imprégné de la vie religieuse de l'époque. A ce moment et jusqu'en 1913 il y avait un vicaire pour seconder le curé de Grézieu, on l'appelait Mr l'Abbé. Il avait organisé un patronage où, petits et grands en deux groupes bien distinctes, se réunissaient les jeudis et dimanches après-midi pour des promenades et s'il faisait mauvais temps, des jeux à l'abri dans une salle des catéchismes. Il va sans dire que je participais à toutes ces distractions car mon frère de 7 ans mon aîné y allait aussi. Très tôt, je fus

pressenti pour servir la messe, nous étions 4 ou 5 jeunes qui prenions à tour de rôle le service de la semaine à 6 h ½ l'été et 7 h l'hiver. Mais bien avant cela, aux processions de la Fête- Dieu en juin, qui étaient en ce temps là grandioses, j'étais embauché comme participant à mon plus grand plaisir, mon rôle se bornait alors à porter le livre du rituel des bénédictions du St Sacrement ou à porter la navette qui contenait l'encens pour les acolytes qui étaient nombreux parmi les plus grands à encenser le St Sacrement, les moins grands portaient, pendu à leur cou, des corbeilles de pétales de fleurs qu'ils jetaient sur le parcours de la procession selon un ordre bien établi et en exécutant plusieurs figures géométriques au commandement de l'Abbé. La veille de ces processions, nous allions avec de grandes corbeilles, récolter ces pétales de roses dans les plus grandes propriétés du pays.

Sur tout le parcours de la procession, les maisons étaient ornées de draps blancs tendus sur des cordeaux et ornés de fleurs. Les hommes tendaient ces cordeaux une heure avant la cérémonie et les femmes s'empressaient d'épingler aux draps de nombreuses et belles fleurs. A trois ou quatre endroits, il y avait un reposoir où était donnée une bénédiction du St Sacrement et sur tout le parcours, les chants s'élevaient alternés, hommes et femmes précédés des bannières et des groupements de la paroisse au grand complet. Sur l'un des deux dimanches que se faisaient les processions, la fanfare du pays prêtait son concours et pendant la messe et à la procession faisait entendre des morceaux de circonstance. Le carillon de cloches donnait son maximum de virtuosité et chacun rentrait chez soi ravi d'une si belle cérémonie. Le montage et le démontage des reposoirs donnaient pas mal de travail aux hommes surtout avant **1914** où les processions passaient au Pirot, vers la Mairie, un dimanche et le dimanche suivant autour des clos Marin et Guillermin. Plus tard, vers les années **1950 à 1952**, on passait par le chemin qui va à la Mairie et on revenait par le chemin Faure pour entrer à la maison d'Oeuvres où il y avait un reposoir. Tout cela a été supprimé depuis **1955** environ et bien sur, cela ne pouvait plus se faire à cause des difficultés de plus en plus nombreuses de la circulation. Il y avait aussi une procession le jour des Rameaux, mais sans solennité ainsi qu'autrefois avant **1914** et peut-être **1905** les 3 jours des Rogations et l'Ascension comme je l'ai vu à Brindas vers les années **1930-1935**.

Tout cela était grandiose, les cérémonies étaient solennelles, les chants grégoriens imposants et les autels, les lustres et les candélabres allumés au grand complet. Ces choses là ont marqué mon enfance d'une façon indélébile et je peux dire que ma vie en a été imprégnée et je déplore que la simplification des cérémonies ainsi que la suppression du latin, surtout dans les chants de la messe aient enlevé toute la grandeur et la pompe des offices. C'est à mon avis ce qui a causé la plus grande désaffection de la fréquentation des offices et des pratiques religieuses, bien que l'emploi du français au lieu du latin soit une bonne chose pour la parfaite compréhension des textes lus aux offices. Puis ce fut Mr l'abbé VILLEMAGNE alors vicaire à Vaugneray qui fut nommé à Grézieu en **1921**, il y resta jusqu'en **1951** date où il se retira à la maison de retraite de Vernaison pour y mourir vers **1975** environ, pendant les trente années qu'il passa à Grézieu, il fit transformer l'éclairage de l'Eglise, électrification des lustres et candélabres, puis vers **1933-1934** fit faire le nettoyage de l'intérieur de l'Eglise après avoir fait installer le chauffage central il fit effectuer des peintures très ornementales dans le chœur, les 2 autres chapelles et les trois nefs de l'Eglise.

En **1938**, comme il n'y avait que 2 cloches dont l'une était filée, il fit installer deux nouvelles cloches, ce qui portait le nombre à 4 cloches et en **1946** ou **48** : 4 nouvelles cloches qui furent financées par Mr CHAUTARD, ce qui permit de disposer d'une octave en sol majeur et de pouvoir carillonner, car seules les quatre plus grosses étaient mobiles et pouvaient sonner à toute valse. Pendant une dizaine d'années, je m'occupais presque toujours du carillon qui était alors manuel, aujourd'hui il fonctionne automatiquement depuis **1975** environ. Pendant le ministère de Mr VILLEMAGNE, celui-ci fit acheter par une société civile immobilière, la cure de Grézieu, pour éviter toutes équivoques par la suite. Plusieurs familles de Grézieu en devinrent donc propriétaires. Pour financer tout cela ainsi que d'autres nombreuses améliorations qu'il apportât au service du culte et de la paroisse, il avait organisé une ou deux kermesses avec l'aide de Mlle MARTIN de la Barge en **1937** et **1938**, puis aussi avec des quêtes qu'il effectuait au domicile de ses paroissiens.

1950 Son successeur Mr DURY de 1950 à 1960 fit acheter la maison d'oeuvres ainsi que son jardin auquel on ajouta après l'avoir acheté le jardin Romestain et le jardin Reynaud qui fut échangé avec le jardin dit « du curé » et qui était en face de la maison Reynaud ceci pour agrandir le terrain tel qu'il est actuellement.

1909 En mai 1909, mon frère Antonin fait sa première communion, je me souviens parfaitement de cette journée bien âgé seulement de quatre ans. J'étais à l'Eglise à côté de ma mère aux vêpres pendant le défilé de tous ces enfants aux fonts baptismaux pour le renouvellement des promesses du baptême. Le curé actuel était Mr PONCET assisté d'un vicaire Mr COURBON qui fût muté à St Martin en haut et remplacé par Mr ALIBERT en 1910 qui partit en 1913 et par la suite fût curé de Malleval (Loire) et plus tard de Brullioles où il mourut et fût enterré. L'Eglise à ce moment était chauffée l'hiver par 2 gros phares à anthracite et éclairée le soir et la nuit par des lampes à pétrole qui étaient fixées aux piliers. IL y avait aussi trois grands lustres en cuivres et deux en verroterie qui ornaient la grande nef. Il y avait aussi deux petits lustres suspendus à des consoles de chaque côté de l'autel.

En **1913** : départ du curé PONCET à la suite d'intrigues, qui fut muté à Taluyers et remplacé par Mr MANISOLLE qui venait de Vauchette (Loire) le vicaire qui était Mr ALIBERT partit au bout de quelques mois ne pouvant s'entendre avec le nouveau curé, celui-ci fit installer l'éclairage électrique à l'Eglise d'une façon tout à fait sommaire, mais pour l'époque c'était déjà un grand progrès et surtout une façon pratique de s'éclairer (4 lampes au choeur et 8 dans la nef).

En **1914**, la guerre éclata et le curé fut mobilisé, pendant son absence il fut remplacé par un missionnaire des Chartreux de Lyon qui resta à Grézieu quelques mois et fut aussi mobilisé ensuite ce fut le curé de St Laurent de Vaux qui assura le ministère jusqu'au retour de Mr MANISOLLE, celui-ci en **1919** fut muté à la Mulatière.

En **1919**, ce fut Mr GOUPON qui fut nommé à Grézieu, il était malade et avait été opéré. Il venait de la paroisse St André à Lyon et au bout d'une année et demie dut partir à l'hôpital où il mourut d'un cancer au pylore en **1921**.

fin de la page 19 du feuto manuscrit

En 1935, la *Porte dite du Midi* et les maisons Marignier et Ferraris (dite Maison de François I^{er}) furent à leur tour démolies pour dégager la place devant l'église, par mesure d'urbanisme.

En 1974, la Municipalité de Grézieu-la-Varenne, voulant sauver les deux seuls vestiges ayant échappé au massacre, vient de racheter ces deux tours moyenâgeuses, témoignages de huit siècles d'histoire.



Porte du Midi et remparts du 17^e siècle. Croquis exécuté en 1880.

Vieilles maisons à colonnes et à écussons 16^e siècle. A gauche, maison dite de François I^{er}.

